

LE SABLIER.

En haut du sablier sont appendus nos rêves
Qui tombent grain par grain sous le poids des ans.
Passent les saisons, restent les orages,
Courtes nuits, jours trop longs, printemps morts
Qui se diluent au sel des larmes.
Regrets pour ces lendemains
Sans chansons, sans aurores.
Corps déjà si froids
De peurs, de haines,
Aux tombeaux
Des âmes.

Ames.

Nos âmes
En lambeaux
Brisent nos chaînes,
Boivent les effrois
Qui suintent de nos pores.
Joignons nos coeurs et nos mains,
Tous nos espoirs, toutes nos armes.
Soyons dieux, soyons ciels, et plus forts
Que la haine et la mort, tous ces mirages.
Alors le sablier qui mange le temps
Cessera de compter nos amours toujours brèves.

LE PREMIER SOIR DE VOUS (sonnet-miroir)

Je garde en mes secrets le premier soir de vous.
L'arc-en-ciel en écharpe enrubannait la brune,
Habillait de couleurs les auras de la lune,
Se jouait de lumière avec vos cheveux fous.

Le sel de votre peau sur mes lèvres dissous
Assoiffait mon désir en la nuit opportune ;
Vous étiez pour mon cœur l'inaccessible dune
Que la vague en folie attaque par dessous.

Mes mains sur votre corps dessinaient mille rêves,
Les amants de pénombre ont des amours si brèves !
J'aurais voulu mourir au sommet du plaisir

Car je savais trop bien qu'au retour de l'aurore
Mes bras de votre chair devraient se dessaisir.
Tous ces matins sans vous quand l'ennui me dévore !

Je garde en mes chagrins le dernier soir de vous.
Mon cœur est déchiré ; grande est mon infortune
Et je m'en vais là-bas pleurer sur la lagune
Pour prendre avec la mort un dernier rendez-vous.

De la vague à présent les flancs me semblent doux.
Je veux me perdre en eux, sans regrets, sans rancune,
Et me laisser porter comme le fit Neptune
Vers les bleus déchaînés de la mer en courroux.

LILI MARLÈNE.

La caserne est fermée, éteignons la lanterne,
Déserts sont les trottoirs et closes les maisons ;
Les soldats ont quitté leurs tristes garnisons,
La patrie à genoux se tait et se prosterne.

La ville était riante, à présent elle est terne
Ainsi que sont parfois les arrière-saisons ;
Les rats se sont enfuis vers d'autres horizons
Comme cette Lili qui franchit la poterne.

Pourquoi nous quittes-tu la Marlène à deux marks
Qui tapinait la nuit aux alentours des parcs,
Toi, dernier avatar de la *Femme Allemagne* ?

Qui nous dira comment la maîtresse d'Odin,
Des dieux et des guerriers la fidèle compagne,
N'a pu finir ses jours qu'en banale putain ?

Yves-Fred Boisset